

Archives de pierre. Catherine et François Martin, seigneurs de Montlige vers 1550

Il n'est guère de culture ou d'époque qui n'ait laissé de figurations du visage ou du corps humain. De la dame de Brassempouy à la Joconde de Vinci, du sorcier de Lascaux à l'homme qui marche de Giacometti, l'être humain a toujours eu ce désir et cette capacité uniques d'inscrire son image dans la matière. C'est une des voies qu'il a suivies pour répondre à ses préoccupations existentielles, métaphysiques, religieuses, politiques, sociales. Aussi, toutes les figurations de femmes ou d'hommes, y compris les plus réalistes d'apparence, sont-elles toujours des représentations porteuses de pensée et de sens. En témoignage d'amitié et de reconnaissance, c'est une image inconnue et bien loin de tous les chefs-d'œuvre évoqués plus haut que je voudrais offrir à Catherine Laurent. L'image d'un groupe sculpté il y a cinq siècles, perdue dans un modeste hameau rural de Haute-Bretagne, loin de tout grand centre «culturel», et même de toute grande ville. Et qui aurait cependant sa place dans un musée, tant pour sa beauté formelle que pour sa capacité à suggérer une époque, un monde et des horizons révolus.

Un bel ensemble sculpté

À notre connaissance, cette image (fig. 1) n'a été publiée qu'une seule fois, et à titre tout à fait anecdotique. Elle figure en effet comme vignette en haut de page d'un livre consacré à la Révolution dans le pays de La Guerche¹, comme simple décor, sans aucun rapport ni avec le contenu et ni avec la période abordés par l'ouvrage. Il s'agit d'un ensemble sculpté en moyen relief figurant un buste de femme à gauche, celui d'un homme à droite, et entre les deux une grande coquille Saint-Jacques. L'ensemble mesure 1,30 m de largeur pour 1,15 m de hauteur². Chaque buste est surmonté d'un pinacle à crochets, bien conservé à droite, beaucoup moins à gauche.

¹ JARRY, Alphonse, abbé, *L'époque révolutionnaire à La Guerche*, Rennes, Bahon-Rault, 1914, p. 69.

² Le buste de la femme mesure 0,39 m de hauteur, celui de l'homme, 0,36 m, les pinacles 0,36 m et 0,38 m, tandis que la coquille atteint 0,72 m de largeur pour une hauteur de 0,40 m.

Enfin, au-dessus de la coquille, un gros bloc plan, semi-circulaire et d'une roche différente, porte la date 1799, gravée sans soin. Cet ensemble est toujours visible en 2011, au lieu-dit Montlige, à La Guerche-de-Bretagne, inséré dans le mur de façade d'une habitation, au-dessus du linteau de bois de la porte centrale. Dès le premier regard, on constate que ces blocs n'étaient pas initialement à cette place et qu'ils ont été réunis pour orner la porte de la ferme reconstruite en 1799.



Figure 1 – La Guerche-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), Montlige, 2011, ensemble sculpté remployé, avec la date 1799 (cl. J.-C. Meuret)

Dans la région, comme ailleurs, quelques habitats vernaculaires portent ainsi des dates gravées, souvent à l'extérieur, sur les linteaux ou piédroits de pierre des portes, plus rarement à l'intérieur, sur ceux de pierre ou de bois des cheminées. Les datations extérieures commencent surtout au ^{xvii}e siècle, pour s'étaler jusqu'au ^{xviii}e et ^{xix}e siècles. Par mimétisme avec les manoirs de pierre qui fleurissent aux ^{xv}e et ^{xvi}e siècles, le ^{xvii}e siècle voit en effet la pierre se substituer au bois dans l'habitat vernaculaire, au moins pour les habitations des catégories rurales les plus aisées. C'est certainement pour souligner ce saut qualitatif, et en même temps parce qu'ils étaient conscients d'avoir œuvré pour des siècles, que les maçons, tailleurs de pierre et commanditaires prenaient parfois le soin de graver la date de leur ouvrage en un endroit bien visible. Quelquefois même, il arrivait qu'y soit joint le nom du commanditaire, ce qui ajoutait encore à l'ostentation sociologique ; mais ce n'est pas le cas ici, car en 1799, commence déjà le déclin de la pratique, avec la généralisation des linteaux de bois. Observons que cette habitude de graver dates et noms sur l'appareil des portes n'est sans doute pas sans rapport avec la généralisation des dalles funéraires gravées, pour les couches roturières, presque exactement aux mêmes siècles. Après tout si l'«étage, estage, estrage ou estraiage de maison» omniprésent dans les actes du ^{xvi}e siècle au ^{xviii}e siècle pour désigner la maison est le lieu

où on se tient un vivant, la tombe du cimetière ou de l'église, surmontée de sa dalle, est aussi une demeure, la dernière, celle où se tient un mort. Remarquons enfin que cette manière de dater les maisons, si elle quitte les linteaux au début du XIX^e siècle, va parfois migrer à la fin de ce siècle et au suivant, au sommet de la maison, sous la forme d'un millésime perforé dans une ardoise et placé au milieu du faîtage lignolet³ : c'est encore à la pierre que l'on confie la mémoire du temps.

Mais ce 1799, rapidement et grossièrement ajouté lors d'une reconstruction postérieure à la Révolution, ne date évidemment pas les deux visages. Pour s'en convaincre, il suffit d'en observer le traitement très soigné, les coiffures, les vêtements. L'un et l'autre sont sculptés en buste, de trois quarts, légèrement tournés l'un vers l'autre, la femme à gauche, l'homme à droite. Figurés en relief, tous deux se détachent d'autant mieux du bloc que le sculpteur a surcreusé celui-ci en calotte de sphère autour de leurs visages, créant un effet de niche. La femme présente des traits réguliers, pleins, plutôt jeunes. Ceux-ci sont soulignés et encadrés par un double motif : d'abord une belle chevelure à raie centrale traitée en petites mèches régulières et soignées ; puis une haute coiffe à motif d'écailles, bordée par ce qui ressemble à un rang de perles ou de pierres, et qui paraît enserrer une chevelure relevée derrière la tête. Du buste, ne se voit que le haut de la robe, et, dans l'échancrure de celle-ci, une fine guimpe à godrons serrée au cou par un cordon ou un collier.

L'homme présente des traits plus épais, un visage fort, de lourdes mâchoires, un nez un peu épaté. Tout en paraissant un peu plus âgé que la femme, c'est un homme dans la force de l'âge. Il porte un vêtement à revers, ouvert en V, et qui laisse voir une chemise finement plissée, resserrée sous le cou par un cordon, comme chez la femme. De sa chevelure, ne se voient que quelques mèches soigneusement peignées, au-dessus des oreilles. Une coiffe plissée en bandeau enserre le front et les cheveux, ornée sur la droite d'un nœud élégant et savant. Les détails vestimentaires, les caractères propres des deux visages, le soin porté aux détails, tout indique qu'il s'agit bien de véritables portraits, de personnages précis, et non de visages stéréotypés ou anonymes.

Au seul vu de ces images de pierre, peut-on estimer l'époque à laquelle elles ont été sculptées ? L'aspect général, les coiffures, les vêtements évoquent le plein XVI^e siècle. En premier lieu, le traitement des sculptures en buste, et sur fond évidé

³ Ainsi, une intéressante maison à étage visible à La Hayère en Brains-sur-les-Marches (Mayenne) et datée du XVI^e siècle sur la base de son beau linteau de cheminée en bois, sculpté dans l'esprit Renaissance, portait il y a quelques années encore, à son faîtage, une ardoise datée de 1431. Le fait que l'inscription était perforée dans l'ardoise en chiffres arabes, pratique rare avant la fin du Moyen Âge, et que son graphisme était de facture très moderne, nous amenait à douter de son authenticité. Cependant, Capelli en signale quelques cas dès le XIII^e siècle. Dans l'Ouest, on en connaît, pour le XIV^e siècle, portées au dos de certaines chartes de l'abbaye de Saint-Melaine (nous devons cette information à C. Reydellet à qui nous adressons tous nos remerciements). Ainsi, l'ardoise datée de Brains, si elle n'est pas l'original du XV^e siècle, peut au moins être une copie des siècles suivants.

circulaire, correspond à une pratique d'origine italienne, qui apparaît et connaît une grande vogue à la Renaissance, dès l'époque de François I^{er}. Ces figures sans bras, dites en hermès, étaient parfois supportées par un socle ou piédouche dont on peut se demander si, dans le cas de Montlige, ils n'ont pas été amputés lors du remploi. De semblables niches sont, par exemple, visibles sur la façade Renaissance du château de Châteaubriant, au nombre de quatre, réalisées en schiste sombre et dotées chacune d'un petit socle qui portait un buste aujourd'hui disparu. On emploie pour ce type de figuration sculptée le terme de médaillon, car il s'apparente directement aux portraits peints de l'époque traités dans un cadre semblable. Ces derniers tirent leur nom du modèle antique des médailles et camées que redécouvre la Renaissance. Les uns et les autres allaient souvent par paires, homme et femme en pendant. C'est justement le cas à Montlige où, de plus, certains détails fournissent des indications chronologiques plus précises. Ainsi, la chemise de la femme, simple guimpe à collerette froncée à peine ébauchée, n'est pas encore une fraise, or celle-ci n'apparaît qu'à partir du milieu du siècle⁴ ; en revanche, sa coiffe à écailles, de type chaperon, maintenant une coiffure haute, néanmoins dépourvue de la pointe avant qui n'apparaîtra que sous Henri IV, pourrait être légèrement plus tardive. La toque de l'homme, avec son nœud volumineux, peut, elle aussi, se placer dans les décennies antérieures à 1550, tout comme son col plissé d'un type nettement antérieur à la fraise. On remarque qu'il ne porte ni la moustache ni la barbe, omniprésentes à partir du règne de Henri III, mais pas non plus la barbe tellement en vogue sous François I^{er}. Cependant, ces analyses vestimentaires et chronologiques se fondent sur les portraits de grands personnages du XVI^e siècle sculptés, peints et surtout dessinés. Ceux des Clouet en proposent la plus belle galerie dans laquelle nous retiendrons le portrait de la jeune Marguerite de Valois en 1563, très comparable à la dame de Monlige, tant pour les vêtements, la coiffure que la sculpture.

Pourtant, s'il ne s'agit pas ici de simples paysans mais sans doute de gens de petite noblesse, le contexte demeure rural et provincial, ce qui peut induire quelques années de retard dans la mode. Pour toutes ces raisons, il est raisonnable de dater ce couple de Montlige des années 1550.

Un décor de porte, de lucarne ou de cheminée ?

Se pose maintenant la question de la provenance de telles images. Insérées dans ce mur de ferme depuis au moins deux siècles, elles proviennent très probablement du lieu même, c'est-à-dire de l'ancien manoir, démoli à une date inconnue

⁴ PARESYS, Isabelle, «Paraître et se vêtir au XVI^e siècle : morales vestimentaires», dans Marie VIALON (dir.), *Paraître et se vêtir au XVI^e siècle*, actes du XIII^e colloque du Puy en Velay, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2006, p. 18.

– bien qu’on puisse penser à la Révolution – et qui fut remplacé par le bâtiment de ferme actuel, en 1799. On ignore donc tout des conditions de conservation des sculptures. Aujourd’hui, elles sont insérées dans un mur orienté à l’est et protégées par un toit débordant, de sorte qu’elles n’ont que très peu souffert des intempéries depuis leur emploi. De quelle partie originelle du manoir proviennent-elles ? Un des pinacles présente des traces de dégradation ou d’érosion assez marquées, à l’inverse des visages et de la coquille demeurés presque intacts. Ces observations nous ont amené dans un premier temps à distinguer deux ensembles originels d’époques différentes : les pinacles d’un côté, les bustes et la coquille de l’autre. Les premiers provenant d’un élément extérieur, peut-être une lucarne, plus probablement une porte. Les seconds constituant les vestiges essentiels de l’ornementation d’une cheminée, élément architectural le plus soigné à l’intérieur des manoirs. Cependant, les pinacles posent un premier problème dans la mesure où ils n’apparaissent pas autant sur les cheminées que sur les portes ni même que sur les lucarnes. De plus, ils appartiennent au répertoire décoratif flamboyant qui a tendance à se faire plus rare

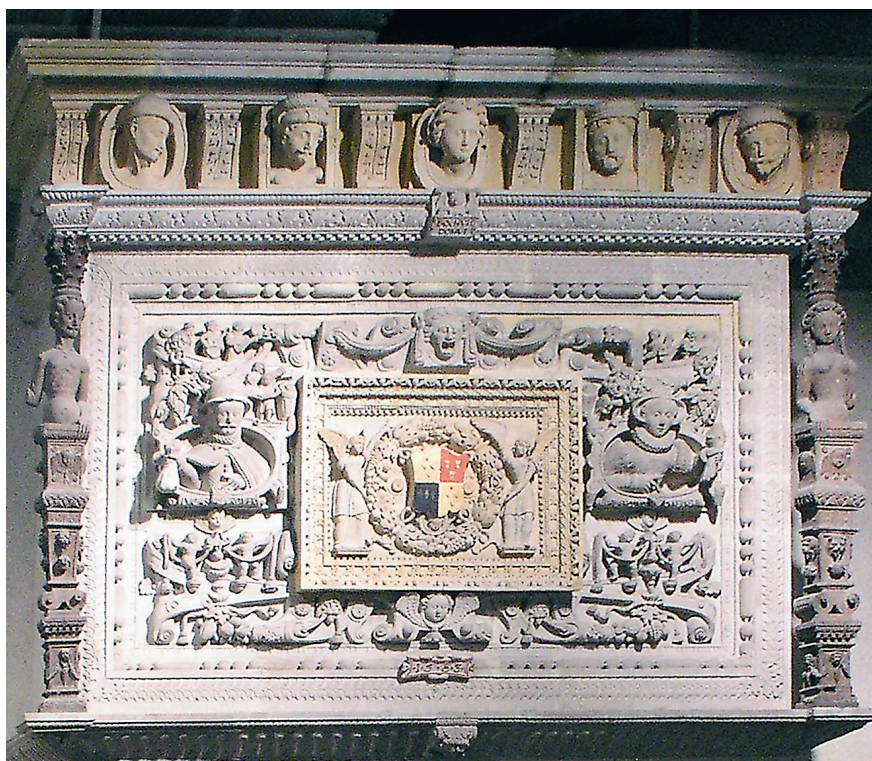


Figure 2 – Manteau de la cheminée de Lucas Le Royer et Françoise Le Gouverneur, 1583, Musée du château de Vitré (cl. Musée de Bretagne)

vers 1550, à l'époque des deux bustes⁵. Pour ce qui concerne ces derniers, un très bel exemple régional, conservé au musée du château de Vitré, vient conforter l'idée selon laquelle ils pourraient provenir d'un décor de hotte. Il s'agit d'une remarquable cheminée provenant de la maison d'un riche membre de la confrérie des marchands d'outre-mer (fig. 2).

On y lit la date de 1583⁶. De chaque côté, se voient les bustes du couple commanditaire, Lucas Royer et Françoise Gouverneur, placés de chaque côté de leurs armoiries, dans un décor foisonnant, que surmonte une frise de cinq bustes. On connaît même le nom du sculpteur qui selon A. de La Borderie, serait André Bonnecamp, fils d'imagier, imagier lui-même et allié à la famille des Royer⁷. En raison de ce riche décor parfaitement daté, on évoque l'influence directe de l'école de Fontainebleau⁸. Sans doute les vêtements sont-ils plus tardifs et la richesse du décor et du matériau – de très beaux grès clairs de Vitré – autre qu'à Montlige, mais le traitement des bustes en médaillons sur arrière-plan surcreusé relève d'une même pratique. Cependant, le musée de Vitré présente une autre pièce tout aussi intéressante pour comprendre Montlige.

Il s'agit d'un linteau de cheminée en bois provenant d'une maison de marchands de la rue Notre-Dame, attribué au XVI^e siècle, sans plus de précision. De chaque côté de figures mi-végétales, mi-animales, ont été sculptés en demi-relief les bustes d'un homme et d'une femme. Pour mieux les dégager, le sculpteur les a placés non dans un médaillon, mais dans une niche surcreusée au sommet en plein cintre, comme le sont souvent les statues de saints. De traitement plus fruste, sans doute antérieurs à 1583, ils expriment cependant la même volonté de placer la salle et le foyer sous le regard des maîtres des lieux. Au-delà de Vitré ou de La Guerche, d'autres manoirs présentent aussi des bustes sculptés sur la hotte de la cheminée⁹. C'est donc bien là une piste ; elle ne doit cependant pas demeurer la seule.

C'est à juste titre qu'il nous a été suggéré de penser aussi à un décor de porte ou de lucarne dont les corniches n'auraient pas été conservées¹⁰. Les bustes et la coquille auraient été originellement placés sous l'une d'elle, ce qui expliquerait leur meilleure

⁵ MIGNOT, Claude et CHATENET, Monique (dir. scientifique.), *Le manoir en Bretagne, 1380-1600*, Paris, Imprimerie nationale, Inventaire général, Cahiers de l'Inventaire, 1999, p. 185-193.

⁶ PICHOT, Daniel, LAGIER, Valérie et ALLAIN, Gwenolé (dir.), *Vitré, histoire et patrimoine d'une ville*, Somogy, Éditions d'art, 2009, p. 106 et 117.

⁷ LA BORDERIE, Arthur de, «La cheminée monumentale du musée de Vitré», *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, 3^e série, t. 13, 1894, p. 294-308.

⁸ LEGOUÉ-SINQUIN, Gwénolé, *Les marchands de Vitré (v. 1550 -1600)*, dactyl., mémoire de master 2, juin 2009, Rennes 2, 324 p. 202-210.

⁹ MIGNOT, Claude et CHATENET, Monique (dir. scientifique.), *Le manoir en Bretagne...*, *op. cit.*, p. 201.

¹⁰ Nous remercions vivement M. Hervé Chouinard de nous avoir fait bénéficier de son expérience d'architecte en chef des monuments historiques et de nous avoir proposé cette interprétation.

conservation que les pinacles. La disposition primitive des principaux éléments aurait été reprise par le maçon lors du remontage, en 1799 : coquille au centre, visages encadrés de pinacles de chaque côté, et au-dessus le bloc où fut ajoutée la date. Ce dernier, par sa forme semi-circulaire et ses dimensions, pourrait être le reste d'un fronton originel non décoré. Détail important, il présente à son sommet une saillie horizontale qui pourrait avoir été le support d'un fleuron, décor très fréquent au sommet des frontons dans le décor flamboyant. Une telle organisation s'observe effectivement aux lucarnes de certains manoirs bretons des années 1550-1560, aux différences près cependant que la coquille semi-circulaire forme le décor sommital, encadrée par les pinacles, et que les bustes ne présentent pas une telle importance¹¹. De plus, le bloc semi-circulaire, ne nous semble pas contemporain du reste, tant à cause de la roche qui n'est pas la même – c'est apparemment une siltite indurée et non de la microdiorite comme le reste – que par sa taille, beaucoup moins soignée. Malgré ces restrictions, le modèle des portes de la Renaissance fournit de nombreux exemples comparables. Dans le champ des édifices religieux, on peut d'abord citer, à 5 km de Montlige, l'église Saint-Pierre de Visseiche. Du xvi^e siècle, celle-ci conserve une porte ouest amputée de son fronton, mais avec deux belles colonnes surmontées de deux bustes en ronde-bosse, un homme et une femme. La sculpture est beaucoup moins soignée qu'à Montlige et les têtes simplement posées à plat sur le plan du mur. Sans doute figurent-elles les donateurs. Une des colonnes portant le millésime de 1543, ce sont probablement les seigneurs de Visseiche, Gohier IV de Champagné, seigneur de La Montagne, sénéchal de Rennes en 1541, mort en 1549, et son épouse Catherine de La Marzelière. Au sommet du fronton disparu figure, non pas une coquille Saint-Jacques, mais un buste d'homme au regard pesant et aux bras croisés dans de larges manches, au-dessus de l'inscription OBR. C'est Olivier Binesse, alors recteur de la paroisse et maître du lieu. À 8 km au nord, l'église Saint-Marse-de-Bais conserve un des très beaux portails Renaissance du département. D'une architecture et d'un décor soignés et complexes, on retiendra la porte sud. Au-dessus de ses colonnes figurent les bustes d'un homme barbu et d'une femme sortant comme à Montlige d'une niche en calotte de sphère.

Là non plus, pas de coquille au sommet du fronton, mais un buste de profil coiffé d'un bonnet carré : on a parfois voulu y voir une figuration de Luther, en alléguant Renée de Rieux, épouse de Guy XVIII de Laval, dame du lieu et convertie au protestantisme. Le portail porte la date de 1566 ainsi que les initiales d'un prêtre décédé en 1549 : c'est à peu d'années près, la fourchette de datation que nous proposons pour Montlige. Non loin de là encore, et presque exactement dans les mêmes années, il faut aussi évoquer la porte, malheureusement déplacée et incomplète, de l'église Saint-Pierre de Châteaubourg. Entre deux anges et sous des figures de saints, de

¹¹ MIGNOT, Claude et CHATENET, Monique (dir. scient.), *Le manoir en Bretagne...*, op. cit., p. 193 : lucarnes de Mané-et-Val en Guernou de Le Mée en Guéhenno (Morbihan).

dragons et de chimères y figurent deux bustes en moyen relief, un homme et une femme face à face. Un pilier fournit la date de 1548. Malgré la maladresse du rendu, on peut y voir des portraits, sans doute ceux de donateurs¹² – les Montboucher étaient alors seigneurs de Châteaubourg – sculptés dans le même esprit que ceux de Montlige, et avec des cheveux, des coiffures et des vêtements assez proches. Nous n'évoquerons que très rapidement les stalles de la collégiale Sainte-Marie-Madeleine de Champeaux où se voient aussi plusieurs bustes sculptés, mais cette fois-ci sur bois. Celles du mur sud portent quatre médaillons figurant la Charité, deux femmes aux cheveux longs et un homme. Vertu théologale pour la première, possibles allégories pour les autres, de surcroît déplacées, elles ne peuvent être retenues pour notre comparaison. En revanche, les deux bustes placés face à face, de chaque côté de l'entrée de la travée nord, présentent plus d'intérêt. Ce sont encore des médaillons en bas-relief, un homme à chevelure laurée et barbe à mèches à droite, une femme avec coiffe et collier à gauche. Sous chacun d'eux, se trouve une arcature dont l'intérieur a été bûché et qui devait donc figurer des armoiries. Ces stalles nord sont datées des années 1530. Tous ces indices permettent de voir dans les deux jolis bustes ceux des seigneurs et donateurs, Guy d'Epinay et Louise de Goulaine, mariés en 1528.

Au travers de ces multiples exemples, il apparaît que la représentation de couples seigneuriaux en bustes et médaillons, placés aux portes et passages était pratique courante dans la région, au cours du deuxième quart du XVI^e siècle. Beaucoup plus lointain et pourtant encore plus comparable, le portail plateresque de l'église d'Eibar, dans la province de Guipuzkoa en Espagne, porte la date de 1547. Là, le décor sculpté s'organise exactement comme à Montlige : pinacles latéraux, bustes en médaillons et belle coquille dans le fronton au-dessus d'une statue disparue. Cet exemple peut cependant paraître un peu exotique. Dans l'ouest de la France, et cette fois dans le champ des édifices civils, comme à Montlige, une comparaison très convaincante, peut être faite avec la porte principale du manoir de Saint-Ouen en Chemazé (Mayenne) : placée à la base d'une splendide tour d'escalier, elle présente un décor sculpté dans le tuffeau, constitué de deux personnages en pied, placés au-dessous d'une large coquille et encadrés par deux pinacles à crochets. Ce sont exactement les cinq beaux éléments qui se voient à Montlige. Ce manoir de Saint-Ouen date du premier quart du XV^e siècle. Il est dû à Guy Leclerc, abbé de La Roë, confesseur d'Anne de Bretagne qui vécut dans l'orbite royale et au contact des grands courants artistiques de la Renaissance. 30 à 40 ans plus tard, l'éventuelle porte de Montlige, n'en serait-elle pas comme un écho tardif et dans un contexte plus modeste ?

Porte, portail, lucarne, cheminée, les hypothèses ont été examinées, mais si la première paraît plus fondée, il faut bien conclure à l'absence de certitudes.

¹² C'est ce qui est suggéré par GUILLOTIN de CORSON, Amédée, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*, 6 vol., Rennes, Fougeray, 1880-1886, t. IV, 1883, p. 376.

Quelle que soit leur position originelle, et au-delà du simple décor, les deux bustes de Montlige posent la question de leur fonction. Un très grand nombre de manoirs aussi bien que d'habitats vernaculaires en sont dotés. Dans de rares cas, il peut s'agir de portraits, ou au moins de visages «réalistes». Ils peuvent alors figurer les commanditaires, comme à Montlige ou à Vitré. Cependant, dans la plupart des cas, leur traitement est plus sommaire, en particulier dans les habitats roturiers. On les observe de chaque côté des portes, voire des fenêtres, parfois aussi au sommet du mur gouttereau à la base d'un pignon. En Ille-et-Vilaine, mais aussi dans beaucoup d'autres régions, ils étaient insérés dans la cheminée, lieu central et vital de tout habitat, de tout «feu». Comme la hotte était le plus souvent faite de bois, terre et schiste, on les plaçait sur les piédroits de pierre, à la base des corbeaux. Frustes et schématiques, ils figuraient souvent un homme et une femme, plus ou moins tournés de trois quarts l'un vers l'autre. Visages impersonnels, réduits à l'essentiel et presque abstraits, tels des masques, figures de protection de la demeure, esprits du foyer, ils imposaient leur regard et écartaient le mauvais œil¹³. On doit parler à leur propos de fonction apotropaïque. Même s'il s'agit probablement de portraits, cette dimension n'est pas absente des visages de Montlige.



Figures 3 et 4 – Rannée, église paroissiale, porte nord, saints Crépin et Crépinien, vers 1540 (cl. J.-C. Meuret)

¹³ SIMON, Jean-François, «Contribution à une ethnologie de la porte bretonne», dans Noël-Yves TONNERRE (dir.), *La maison paysanne, 2500 ans d'habitat rural en Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2008, p. 230-241.

Reste la grande et très belle coquille. Lointain avatar de la palmette antique, cette forme ornementale connaît une grande vogue à la Renaissance. Par la suite, elle ne cesse d'être employée pour devenir un motif omniprésent à la Régence et sous Louis XV. À Montlige, plutôt qu'une référence à saint Jacques le Majeur et à son pèlerinage trop souvent mis en avant, l'absence de témoignage écrit, invite à voir une forme décorative, peut-être l'élément central d'une porte ou d'une hotte de cheminée. Les exemples régionaux ne sont pas nombreux en milieu laïc comme à Montlige car les transformations et destructions séculaires y ont été beaucoup plus fréquentes que sur les édifices religieux. On a vu cependant le très bel exemple du manoir de Saint-Ouen daté du premier quart du XVI^e siècle : la coquille y est figurée plate, mais hypertrophiée, très détaillée comme à Montlige, et en position de fronton. La fonction décorative prédomine dans les deux cas. Sur les édifices religieux, on ne finirait pas d'énumérer les exemples d'emploi de ce décor, très souvent substitué à l'auréole pour encadrer le visage d'un saint comme aux sculptures des saints Crépin et Crépinien à Rannée vers 1540 (fig. 3 et 4) ou derrière la tête de la Vierge au vitrail de l'Annonciation à Champeaux en 1529.

Le plus bel exemple de coquille et le plus comparable se voit à Saint-Pierre de Visseiche. Pour le cas, il fut employé à titre purement ornemental au-dessus de la cuve d'un remarquable bénitier signé et datable vers 1543.

Qui étaient cet homme et cette femme ?

Hors des éléments stylistiques, ces sculptures suscitent plusieurs questions d'ordre historique. D'abord, que sait-on du passé de Montlige ? Et puis, peut-on identifier chacun des deux personnages ? Et si oui, en sait-on un peu de leur vie et du milieu où ils évoluaient ?

Du manoir lui-même, la « maison » qui apparaît dans un acte de baptême en 1628, on ne connaît rien. Aujourd'hui, subsiste seulement le bâtiment qui porte le groupe sculpté. C'est une petite longère sans étage, à murs en moellons de grès local et ouvertures à linteaux de bois. La partie gauche possède une cheminée, c'était l'habitation ; la partie droite en est dépourvue, c'était l'étable ou une dépendance. Seul archaïsme, le sommet du pignon nord réalisé en colombage. Tous ces caractères s'accordent parfaitement avec la date de 1799 qu'on peut donc tenir pour celle de la construction. On doit noter que l'édifice s'oriente du nord au sud, ce qui est très inhabituel en milieu rural à cette époque. Une telle disposition ne peut guère s'expliquer que par des contraintes foncières ou architecturales disparues mais présentes au moment de l'édification, probablement celles des restes du manoir qui devait occuper la cour actuelle. À côté de ce bâtiment, au nord-est de la cour, se dresse encore une haute grange à toiture pentue et grande porte centrale encadrée de contreforts ;

elle remonte au moins aux ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles. Il en est de même pour le beau four à pain, d'une dimension et d'une facture supérieures à la masse de ceux qu'on peut encore observer dans les campagnes de la région, souvent du ^{xix}^e siècle, mais parfois aussi antérieurs¹⁴ : il est doté d'une bouche et d'un appui de granite, matériau exogène dont les plus proches gisements se trouvent au Pertre, à 15 km, et de deux sortes de contreforts, qu'on n'observe pas sur d'autres fours. Il s'agit probablement de celui du manoir, d'autant qu'il est bâti au sud de la cour, et qu'il ouvre vers le nord. Cependant, aucun des attributs majeurs qui accompagnent habituellement les manoirs – chapelle, fuie, douves, fossés, rabine – n'est aujourd'hui visible. Rien n'apparaît non plus sur le plan cadastral de 1827. Pourtant, un peu plus tôt, au ^{xviii}^e siècle, J.-B. Ogée mentionne l'endroit sous la forme «Mouligue» parmi douze maisons nobles de La Guerche, malheureusement sans plus de détails¹⁵. Cependant, les recherches en archives sont pour l'instant demeurées vaines ; on n'y signale non plus aucune découverte archéologique. Seule trace ancienne, une mention en 1206 sous le nom de *Monte Legio*¹⁶, mais seulement à propos d'un bois qui s'y trouvait.

Pour ce qui est des bustes, une «légende» locale, rapportée et rédigée il y a 65 ans, mais absente aujourd'hui des mémoires des habitants, en fait rien moins que les portraits authentiques de Bertrand du Guesclin et de son épouse Tiphaine Raguene. À l'origine de cette croyance, se trouverait le fait qu'au ^{xvi}^e siècle, le lieu de Montlige était aux mains de petits seigneurs du nom de Martin. Parmi, ceux-ci, Antoine, écuyer et sénéchal de La Guerche, aurait eu huit enfants et l'un d'eux, une fille baptisée Françoise, aurait été porté sur les fonts baptismaux le 15 février 1528 par César Duguesclin de La Roberie¹⁷. Cependant, pas plus que d'autres, cette légende ne peut être reçue telle quelle ni admise comme preuve historique. L'anachronisme apparaît déjà au vu des dates puisque la légende confond le connétable mort en 1380 et un Duguesclin plus récent d'au moins 150 ans. D'autre part, l'étude précédente de l'ensemble sculpté amène tout autant à considérer cette attribution au ^{xiv}^e siècle comme incohérente. Grâce à la confrontation des sources écrites disponibles et fiables, il est possible d'apporter quelques précisions.

Tout d'abord, ce François Martin, ne vécut pas au ^{xvi}^e siècle, mais au ^{xvii}^e siècle. Les registres de baptêmes de Rannée en font foi au 16 février 1628 et non 1528.

¹⁴ Au prétexte que jusqu'à la Révolution, tous les roturiers y compris ruraux étaient astreints au four banal du seigneur, il est parfois écrit que le four à pain était absent de l'habitat vernaculaire sous l'Ancien Régime. Grave erreur : il n'est que de consulter les séries d'aveux roturiers pour se convaincre du contraire, et ce dès la fin du ^{xvii}^e siècle (étude en cours aux environs de Martigné-Ferchaud).

¹⁵ OGÉE, Jean-Baptiste, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, nouv. éd., par A. MARTEVILLE et Pierre VARIN, 2 vol., Rennes, 1845, p. 420

¹⁶ MORICE, Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 2 vol., Paris, 1742-1746, t. 1, col. 806. Dans l'acte de fondation de la collégiale de La Guerche : «*nemus de Monte Legio*».

¹⁷ BOUQUAY, A., *La Guerche avant 1789*, 1945 (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 J 117), p. 39.

Ce n'est donc pas son effigie qui a été sculptée à Montlige. Dans l'acte, il figure comme «escuyer, sieur de Montlige, sénéchal, juge civil et criminel à la baronnye de La Guerche». Signe du statut de l'homme et de sa famille, le prêtre est venu baptiser l'enfant en la «maison», terme alors synonyme de château ou manoir, ici celui de Montlige. C'est un parent du nom de Guinyer. Enfin, le parrain se nomme «haut et puissant seigneur Cessard du Guesquelin, escuyer, seigneur de la Roberye». Là se tient sans doute une des origines de la légende. Malheureusement plus de 250 ans séparent ce César Duguesclin du connétable, ce qui rend encore plus anachronique son assimilation à l'homme sculpté de Montlige. Néanmoins, il appartenait bien au même lignage. En effet, vers 1340, Bertrand du Guesclin, seigneur de Vauruzé, oncle du connétable, avait épousé Thomasse Le Blanc, dame de La Roberie¹⁸, seigneurie située en Moutiers et Saint-Germain-du-Pinel, non loin de La Guerche. Le lignage se maintint en cette terre jusqu'au XVII^e siècle et ses armes se voient toujours dans un vitrail de la collégiale de La Guerche. C'est de lui dont descendait le César de 1628. La deuxième source de confusion mémorielle se tient dans le fait qu'en 1379, Bertrand du Guesclin devint seigneur de La Guerche. Mourant dès l'année suivante, il n'eut sans doute pas l'occasion d'y venir, mais cela suffit à ancrer son nom dans les mémoires. Maître Jean Guérin, notaire à La Guerche au XVIII^e siècle et premier historien de cette ville, lui consacra sept pages dans son histoire généalogique des seigneurs de La Guerche. À la fin du XIX^e siècle, quand on ouvrit une grande rue vers la gare, on la nomma Du Guesclin, tout comme l'ancienne place de la Gâte. Sur fond de souvenirs scolaires imprécis d'où émergeait un Bertrand du Guesclin héroïsé, la mémoire «populaire» du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, interprétée et mise en forme par certains érudits fit sans doute le reste.

Le premier nom qui puisse être rattaché avec certitude au lieu est celui de «François Martin», désigné comme noble, écuyer et seigneur de Montlige le 28 octobre 1523, lorsqu'il fait baptiser son fils René à Rannée¹⁹. Or, un autre écuyer du nom de François Martin, seigneur de Montlige, apparaît une génération plus tard, en 1552, encore à l'occasion du baptême d'un de ses enfants. Il faut donc se demander s'il s'agit du même homme ou bien du père et du fils, voire de l'oncle et du neveu. La réponse ne fait guère de doute : un François Martin adulte et père en 1523 n'aurait pas été figuré comme l'est l'homme de Montlige. Toute l'enquête précédente, fondée sur la stylistique et plus encore sur la comparaison avec des œuvres de la région, bien datées des années 1440-1450, nous amène donc à retenir la deuxième hypothèse.

C'est un document tiré des archives de la collégiale et daté du 15 décembre 1552 qui permet de revenir à l'époque où furent sculptés les visages. Il y est fait mention «d'écuyer Gilles Massé, seigneur de Falesche» (manoir conservé non loin de Montlige),

¹⁸ GUILLLOTIN de CORSON, Amédée, *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes...*, t. v p. 336 et t. vi, p. 38.

¹⁹ PARIS-JALLOBERT, Paul, *Anciens registres paroissiaux de Bretagne*, Rennes, Plihon Hervé, 1893, p. 73, articles Rannée et La Guerche.

«et d'écuyer François Martin, seigneur de Monlige, lieutenant²⁰». L'un et l'autre représentent Anne d'Alençon, seigneur de La Guerche, à l'occasion d'une nouvelle répartition des prébendes canoniales. L'année suivante, ce François Martin figure sur le registre des baptêmes de Rannée toujours désigné comme écuyer et seigneur de Montlige, alors qu'on baptise sa fille Jeanne. À cette occasion apparaît le nom de sa compagne, «demoiselle Catherine Guyllemin».

Rannée, registre des baptêmes, 1553

*«Johanna Francisci Martin scutiffieri et domicella Katharina
Guyllemin domini temporalium de Monliege conata,
exstittit de sacro fonte per Johannem de Perrouze
scutiffierum dominum temporalem de Perrouze, testes
domicella Oliva Macé et Katharina Pinert domina
de La Menerie, baptizata per Pradume»*

(Jeanne, fille d'écuyer François Martin et demoiselle Catherine
Guyllemin seigneurs temporels de Montlige,
portée sur les fonts par Jean de Pérouse,
écuyer, seigneur temporel de Pérouse, témoins
demoiselle Olive Macé et Catherine Pinert, dame
de la Ménerie, baptisée par Pradume)

Le parrain est un autre petit seigneur de Rannée, écuyer Jean de Pérouse, seigneur de Pérouse, lieu déjà cité où existait aussi un manoir. Enfin on relève qu'une des deux femmes témoins sur les fonts se nomme «dame Olive Macé», la mère ou l'épouse de Gilles Massé écuyer, voisin et proche des Martin. Le 3 juin 1565, «Maistre François Martin, seigneur de Montlige» – sans doute le même que le précédent – tient sur les «saintz fontz de Rannée François, filz de Jehan Foucquet et Susanne Blandeau». Ce sont là les seules attestations compatibles avec le visage masculin. On peut cependant ajouter la mention d'une «Isabeau Martin», épouse d'un «René Deschamps, seigneur de la Fontaine», lieu tout proche de Montlige et de La Guerche, lors du baptême de sa fille Catherine, le 15 novembre 1581. Sans doute appartient-elle à la famille de François Martin ainsi qu'au cercle des petits seigneurs gravitant autour de La Guerche et de sa baronnie. Le couple François Martin – Catherine Guyllemin eut six enfants. François fut enterré le 26 mars 1588²¹ désigné au registre comme «noble homme, seigneur de Monlige».

François Martin, un nom et prénom on ne peut plus banals et qui ne font rêver ni d'aventure, ni de grand large. Et pourtant... Le 1^{er} octobre 1575, à Vitré, était baptisé un autre François Martin destiné à une vie remarquable. Fils d'un Étienne

²⁰ La pièce originale n'est pas conservée. On en trouve la copie dans : GUÉRIN, Jean., *Histoire généalogique des seigneurs de la ville et baronnie de La Guerche*, manuscrit, 1750 (Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 J 800, p. 107).

²¹ PARIS-JALLOBERT, Paul, *Anciens registres paroissiaux de Bretagne*,..., op. cit., p. 73.

Martin, médecin à Vitré, il partit étudier à Montpellier d'où il revint pharmacien. En 1601, c'est comme chirurgien qu'il participa à une expédition en droiture vers les Indes et leurs épices, montée par des marchands lavallois, malouins et vitréens. En 1604, avec le soutien financier du roi Henri IV, il publia le récit de son voyage dans lequel il fut le premier à préconiser l'usage du citron et de l'orange contre le scorbut. Revenu à Vitré, il s'installa comme maître apothicaire tout en se livrant à des activités commerciales. À ce titre, il devint prévôt de la puissante confrérie des marchands d'outre-mer. Sa réussite matérielle se confirme en 1619, date à laquelle il apparaît comme sieur de La Ricordais et plus encore en 1639 lorsqu'il devient miseur de la ville. Il mourut en le 4 janvier 1631, probablement de la peste²². Était-il parent avec ses homonymes les sires de Montlige ? avec le lieutenant de la baronnie de La Guerche vers 1550-1560 ? et avec son contemporain sénéchal et juge de la même seigneurie en 1628 ? Rien ne permet de l'affirmer. Mais l'identité des noms et des époques ainsi que la proximité géographique sont troublantes. De plus, la qualité des sculptures de Montlige n'est pas sans évoquer la belle cheminée du marchand vitréen, et membre de la confrérie d'outre-mer, réalisée à cette période, en 1583. On peut au moins y voir le signe de l'appartenance de ces Martin de Montlige à un milieu cultivé et ouvert au-delà des seules baronnies de La Guerche et de Vitré.

Au milieu du xvi^e siècle, une école de sculpture à l'est de la Bretagne

Œuvres modestes, mais de qualité, il ne fait guère de doute que le vent de la Renaissance a soufflé sur ces beaux visages de Montlige. Ils ne sortent cependant pas de l'atelier du Primatice et ce serait un non-sens de ne pas les replacer dans une pratique et dans un contexte régional. Le territoire du sud-est de l'Ille-et-Vilaine constitue en effet une entité bien marquée en matière d'images sculptées du xvi^e siècle. Parmi d'autres œuvres civiles, citons le très beau couple provenant sans doute lui aussi d'une cheminée, conservé dans une impasse à La Guerche, les joueurs de rebec et de musette aux Raimbaudières en Rannée et à la salle des Jongleurs de La Guerche, l'étonnant linteau à rinceaux, grappes et visage barbu de La Basse-Galissonnière en Visseiche, la porte d'Adam et Ève de la rue Notre-Dame ou les bustes de bois rue Baudrairie à Vitré... Cependant, comme partout pour ces époques, on comprendrait

²² *Id.*, *Journal historique de Vitré ou documents et notes pour servir l'histoire de cette ville*, Vitré, J. Guays, 1880, p. 563 ; GENTILE, Pierre, *François Martin (1575-1631), apothicaire et «marchand d'Oultre-Mer» à Vitré*, dactyl., thèse pour le diplôme de docteur en pharmacie, université de Rennes 1, 1994, en particulier p. 13, 165-166 et 186. Dans la liste des miseurs de la ville Paris-Jallobert signale François Martin, sieur de La Ricordais (1629-1630) mort le 4 janvier 1631, sans en dire plus. Dans une biographie approfondie, Pierre Gentile affirme, arguments à l'appui, qu'il s'agit du même Martin voyageur à Sumatra.

mal les réalisations artisanales et artistiques civiles si on ne les mettait pas en parallèle avec les productions religieuses : le maçon, le charpentier ou l'imagier de l'église étaient souvent les mêmes qui œuvraient au manoir. Or, nombre d'églises de la région offrent, elles aussi, des figurations tout à fait au-dessus de l'ordinaire. Il faut d'abord évoquer la sculpture sur bois. Il en a déjà été fait état avec les stalles de la collégiale de Champeaux. Celles de la collégiale de La Guerche offrent encore plus d'intérêt. On peut admirer sur leurs dais de beaux décors de la Renaissance qui allient végétal et fantastique. Néanmoins, leur originalité n'est pas là. Elle se tient avant tout dans les scènes ou figures humaines, placées sur les dais du côté sud et sur les miséricordes, aux sujets et au traitement beaucoup plus libres et expressifs. Cependant c'est à l'extérieur, et dans la pierre que furent sculptées les productions les plus nombreuses et les plus originales. Au XVI^e siècle, dans un contexte de prospérité et de croissance démographique, la plupart des églises de cette région se voient adjoindre des bas-côtés sous la forme de pignons accolés. Situés à l'extérieur du sanctuaire, les pinacles, les baies, les rampants deviennent alors pour les sculpteurs un champ d'expression beaucoup plus libre où s'observent naturel, humanité, mais aussi penchant au fantastique, à l'humour, voire à la critique sociale.

Aux premiers rangs d'une anthologie micro-régionale, nous placerons l'ange de Visseiche et son jumeau de Piré, les saints Crépin et Crépinien de Rannée, le saint Pierre sur son pinacle à Moutiers, l'homme «qui plonge» de la collégiale de La Guerche, le tricéphale de la chaire de Notre-Dame à Vitré, la gargouille aux trois ordres de Rannée... C'est au point qu'on peut parler d'une véritable école régionale. Roger Blot a souligné la qualité des sculptures conservées aux églises de Piré, Visseiche (vers 1540), La Guerche (vers 1535), Rannée (vers 1540). C'est à juste titre qu'il soupçonne la main et le ciseau d'un même sculpteur dans certaines œuvres²³. On ne connaît malheureusement rien de ces «imaigiers», à l'exception d'un nom, Marc Lotas, gravé à l'envers sur le bénitier Renaissance de Visseiche. Il s'agit d'une œuvre de grande qualité, ornée de godrons, d'une frise de palmettes et d'une coquille Saint-Jacques. Rien n'interdit de penser que l'auteur d'un tel travail ait aussi sculpté les œuvres «religieuses» précédemment citées. Allant plus loin, nous affirmons qu'il a pu aussi produire des œuvres «civiles». Ainsi, les délicates figurations des saints Crépin et Crépinien présentent avec Montlige des ressemblances troublantes : traitement en haut-relief, modelé doux et rond des visages, délicat plissé des vêtements, et même usage de la coquille, mais ici pour auréoler les visages. Les mêmes caractères se retrouvent dans un autre petit chef-d'œuvre, «l'ange qui nous voit» de l'église de Visseiche (fig. 5), lui aussi attribué à la décennie 1540²⁴.

Agenouillé sur le rampant du chœur et sur les longs plis de sa robe, avec son visage doux et plein encadré de boucles délicates, mais aussi son regard pénétrant,

²³ BLOT, Roger, «Église Saints Crépin et Crépinien de Rannée (2)», *Église en Ille-et-Vilaine*, n° 96, 12 juin 2006, p. 26-27.

il paraît sorti du même atelier. Il en est de même pour son frère jumeau, l'ange d'un pinacle nord de l'église de Piré, très proche par la posture et l'expression. En milieu laïc, les deux beaux visages de La Guerche, conservés dans une venelle, relèvent de la même production et sans doute du même imagier : la rondeur de la taille, l'amortissement du buste de la femme et les coiffures à écailles sont identiques.

Cette «école de sculpture» de l'est de l'Ille-et-Vilaine et des années 1540-1550 correspond à un contexte géologique spécifique, marqué par la présence de roches particulièrement aptes à la taille. Il s'agit de ce que les géologues nomment en général microgranites, plus précisément microdiorites. Elles sont présentes sous la forme de petits massifs filoniens souvent allongés, inclus dans le briovérien, dans deux secteurs, le premier allant de Visseiche à Gennes-sur-Seiche, en passant par Carcraon et Moutiers, le second, plus dense, s'étendant de Piré et Moulins jusqu'à Bais et Louvigné-de-Bais²⁵. Des exploitations sont parfois signalées dans les sources, mais tardivement, comme celle de La Cornouaille en Visseiche. En revanche, de nombreuses petites carrières anciennes se voient toujours sur le terrain, à Carcraon en Domalain, à Moutiers, près du bourg, à La Mare en Moulins, à La Templerie en La Guerche. Le défaut de ces roches réside dans leur friabilité et dans leur hétérogénéité.

En revanche, elles présentent des nuances chaudes et dorées, soulignées par des belles veines oxydées, et un grain fin favorable à la sculpture la plus délicate. C'est le matériau de prédilection dès le XII^e siècle (églises de Rannée, Arbrissel, Saint-Nicolas de La Guerche). Il connaît son âge d'or du XV^e au XVII^e siècle pour l'édification de toutes les églises, manoirs et belles maisons rurales dans un triangle Rannée, Piré, Louvigné-de-Bais. La matière n'explique cependant pas tout, et sans doute faut-il aussi rappeler qu'au XVI^e siècle, toutes les riches terres de ce même triangle étendu jusqu'à Vitré, La Guerche et Châteaugiron s'enrichirent sur fond de production de chanvre et de lin. Le lien direct entre cette activité toilière et l'architecture religieuse ou civile n'a pas encore été démontré, mais cela tient sans doute au manque d'études approfondies. L'enrichissement de groupes marchands et l'ouverture de ceux-ci vers les Flandres, l'Espagne et l'Océan sont cependant parfaitement établis dès le XVI^e siècle²⁶. Dans ce contexte de prospérité et de brassage

²⁴ *Id.*, «Saint-Pierre de Visseiche, histoire d'une église ordinaire», *Balades magazine*, n° 4, hors-série, été 1998, p. 26. Nous adressons tous nos remerciements à Roger Blot pour les amicaux et fructueux échanges sur ce sujet.

²⁵ TRAUTMANN, Frédéric, CLÉMENT Jean-Pierre, *Carte géologique de la France (1 : 50 000), feuille de La Guerche-de-Bretagne (354)*, Notice explicative par Frédéric Trautmann, A. Carn, 65 p. Orléans, BRGM, 1997. À Louvigné-de-Bais se trouve le gisement le plus abondant. C'est lui qu'exploite l'énorme carrière Pigeon, qui atteint aujourd'hui le cœur du pluton, à plus de 80 m de profondeur.

²⁶ LAGADEC, Yann, POINTEAU, Delphine, «La proto-industrie textile dans les campagnes des environs de Vitré (XVI^e-XIX^e siècles) : un modèle spécifique de production ?», *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXIV, 2006, p. 180-207.



Figure 5 – Visseiche, église Saint-Pierre, «l'ange qui nous voit» (cl. J.-C. Meuret)

humain, il n'est pas surprenant que des artisans spécialisés aient pu vivre et circuler dans cette région de Marche, par nature favorable à tous les échanges, y compris culturels²⁷. À partir de cartons, de modèles ou de courants d'idées de la grande Renaissance, mais aussi de traditions, de techniques et de matériaux régionaux, en une époque où l'usage de la pierre gagnait toute l'architecture, y compris celle des campagnes, s'est développée une production originale, visible dans les villes, dans les manoirs, sur les églises.

²⁷ LEGOUÉ-SINQUIN, Gwénolé, *Les marchands de Vitré...*, *op. cit.*, 202-203. À l'issue d'une étude riche et novatrice, l'auteur évoque rapidement les nombreuses retombées culturelles du grand commerce vitréen via Anvers et San Lucar : musique, livres, tissus, bijoux... Il conviendrait d'y ajouter la contribution à la diffusion des modèles artistiques de la Renaissance.

Les questions soulevées par le groupe sculpté de Montlige ont-elles trouvé réponse ?

L'homme et la femme sont sortis de l'anonymat. Une certitude tout d'abord : il se nommait Martin, se prénommait François, portait le titre d'écuyer et était seigneur de Montlige. Faut-il voir le même homme dans le François Martin qui baptise son enfant en 1523, et dans son homonyme de 1552 et à nouveau père en 1553 ? À trente ans d'écart, un très léger doute subsiste. L'étude amène cependant à y voir le père et le fils, voire l'oncle et le neveu. L'homme sculpté à Montlige à la fin des années 1540 vécut dans les deuxième et troisième quarts du XVI^e siècle, lieutenant pour le seigneur de La Guerche, il épousa Catherine Guyllemin vers le milieu du siècle, ils eurent six enfants et il mourut en 1588. Il avait su cultiver relations familiales et réseaux seigneuriaux locaux, puisque ses descendants continuèrent à s'allier à la petite noblesse des environs, et que l'un d'eux accéda à la charge de sénéchal de La Guerche au XVII^e siècle. Sans doute évoluait-il dans un milieu ouvert, voire cultivé. Homonyme d'un grand voyageur vitréen, François Martin aurait-il eu des liens directs avec le monde ouvert et cultivé des marchands d'outre-mer ? La question demeure pour l'instant sans réponse. Quoi qu'il en soit, la belle qualité des sculptures de son manoir laisse deviner l'influence des courants de la Renaissance. Au travers de ces œuvres, c'est même une véritable école de sculpture régionale qui a pu être évoquée. En revanche, le mystère demeure entier pour leur demeure : s'il ne fait guère de doute qu'il s'agissait d'un manoir d'une certaine qualité architecturale, la « maison » de Montlige a été totalement rasée à la Révolution. Seuls demeurent deux beaux visages au regard pétrifié, à la fois images d'un couple de vivants et mesure du temps qui passe.

Jean-Claude MEURET
maître de conférences en archéologie nationale à la retraite